Giuseppe D'OTTAVI & Irène FENOGLIO, dirs, *Émile Benveniste 50 ans après les Problèmes de Linguistique générale*.

Paris, Éd. Rue d'Ulm, 2019, 288 p.

Jacques-Philippe Saint-Gerand

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/pratiques/7837>

DOI : 10.4000/pratiques.7837

ISSN : 2425-2042

Éditeur

Centre de recherche sur les médiations (CREM)

Référence électronique

Jacques-Philippe Saint-Gerand, « Giuseppe D'OTTAVI & Irène FENOGLIO, dirs, *Émile Benveniste 50 ans après les Problèmes de Linguistique générale*. », *Pratiques* [En ligne], 183-184 | 2019, mis en ligne le 30 décembre 2019, consulté le 11 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/pratiques/7837> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/pratiques.7837>

Ce document a été généré automatiquement le 11 octobre 2020.

© Tous droits réservés

Giuseppe D'OTTAVI & Irène FENOGLIO, dirs, *Émile Benveniste 50 ans après les Problèmes de Linguistique générale.*

Paris, Éd. Rue d'Ulm, 2019, 288 p.

Jacques-Philippe Saint-Gerand

RÉFÉRENCE

Giuseppe D'Ottavi & Irène Fenoglio, dirs, *Émile Benveniste 50 ans après les Problèmes de Linguistique générale.*

- 1 Les jeunes enseignants de linguistique de l'université française des années 1970 étaient généralement issus d'un cursus classique de grammaire et philologie, plus rarement d'un cursus de langue vivante étrangère, voire de philosophie, tous sanctionnés par une agrégation de l'enseignement secondaire... On se rappellera que le bouleversement de 1968 avait propulsé sur le devant de la scène des recherches en sciences humaines un structuralisme conjoncturel et expansif, étranger aux modes de préparation des concours de l'enseignement. Une perspective d'études qui, en apparence, avaient plus ou moins rendu caduques les méthodes et les résultats de la grammaire historique et comparée ainsi que les pratiques de la philologie classique. Il s'agissait donc pour ces enseignants de s'habituer à exposer et à commenter des travaux – pour la plupart toujours en cours d'évolution – dont ils découvraient la nouveauté avec un léger temps d'avance sur leurs étudiants.
- 2 C'est pourquoi l'intitulé de l'ouvrage proposé aujourd'hui par I. Fénoglio et G. d'Ottavi est particulièrement significatif. D'une part, il permet à nombre de ces ex-juvéniles passeurs, de baliser un parcours de connaissance et les étapes d'une carrière. D'autre part, il permet à ceux qui apprirent d'eux, de mesurer l'évolution des pratiques d'étude dans le secteur des sciences du langage. En effet, la fortune dont bénéficie l'œuvre d'É. Benveniste (1902-1976), augmentée par la mise au jour récente de nombreux

documents jusqu'alors inconnus et inexploités, offre la possibilité de broser un véritable panorama de l'évolution de la linguistique dans le dernier tiers du xx^e siècle et les deux premières décennies du xxi^e siècle. Autant dire que ces 50 années sont capitales pour la signification – aujourd'hui – d'une discipline que les uns ont voulu – à force – entraîner du côté des sciences exactes, et que d'autres ont fermement et non moins exactement voulu arrimer aux sciences humaines. L'homme dans le langage, l'homme dans la langue... avec leurs aléas, se sont ainsi opposés à un locuteur-auditeur idéal dont la compétence intrinsèque ne tient pas compte des réalités culturelles variables attachées à la dimension anthropologique du fait langagier.

- 3 Cette mise en perspective effectuée, revenons à l'objet. En une brève et dense introduction (p. 9-13), I. Fénoglio rappelle les conditions dans lesquelles s'est tenue la journée d'études dont est issu le présent volume. D'abord un hommage à un chercheur dont les travaux multiples ont été prématurément arrêtés par une dramatique aphasie ; puis une présentation de documents sonores et écrits de Benveniste qui méritent encore d'être étudiés ; enfin un appel à prolonger dans le sillage du linguiste la constante interrelation de l'herméneutique et de l'épistémologie : « La linguistique la plus technique, la plus logique ou mathématisable, ne peut être validée que si elle prend place dans une visée de linguistique générale qui elle-même s'inscrit dans une histoire qui commence avec la philologie et la grammaire comparée » (p. 13). À la suite, les directeurs de la publication ont délibérément et très sagement choisi de mettre en relation deux aspects de l'œuvre de Benveniste évaluée à l'aune de ce demi-siècle sur lequel ses recherches n'ont cessé de susciter analyses, commentaires, contestations, réajustements...
- 4 Une première partie met l'accent sur « l'amplitude conceptuelle et théorique d'Émile Benveniste » (p. 17-154), tandis que la seconde (p. 155-254) choisit de dresser les conditions internationales de réception de l'œuvre d'É. Benveniste, avec toutes les difficultés attachées à la traduction et la diffusion de ses textes. Autrement dit, pour qui ne lit pas dans le texte originel, avec l'aporétique défi de faire correspondre à une pensée formulée en français un équivalent exact, quelques soient les langues-cibles choisies et leurs propres modes de représentation. Or, si l'on sait que « le langage propose des formes vides que chaque locuteur en exercice de discours s'approprie et rapporte à sa personne » (p. 86), et que « la langue est l'interprétant de tous les systèmes sémiotiques » (p. 42), de tels constats dressent vite les limites de l'exercice de traduction. J'examinerai successivement les deux grands ensembles d'études qui, annexes mises à part, constituent l'intérêt principal de ce volume.
- 5 Dans « La linguistique générale d'Émile Benveniste : Une épistémologie méthodique et continue » (p. 17-52), I. Fénoglio montre comment le souci d'élaborer une linguistique générale est profondément inscrit, depuis les années d'apprentissage, dans la réflexion du linguiste et n'apparaît pas seulement de manière fortuite comme un intitulé de couverture pour les deux volumes de 1966 et 1974. À cet égard, associant la grammaire historique et comparée des langues indo-européennes à une épistémologie critique de ses fondements, É. Benveniste prolonge la réflexion de F. de Saussure et de A. Meillet jusqu'à l'élaboration d'un modèle anthropologique général qui récuse la possibilité pour le chercheur « d'atomiser » la langue et de mécaniser l'histoire » (p. 21). Le langage ne saurait ainsi s'expliquer par son origine, et les langues par leurs origines et les accidents de leur évolution. De la sorte, il n'est de comparable dans des systèmes linguistiques entièrement distincts que « les fonctions, ainsi que les relations entre les

fonctions, indiquées par des marques formelles » (p. 24). C'est donc à une redécouverte de la langue en tant qu'activité humaine et « complexe de propriétés spécifiques à décrire par des méthodes qu'il faut forger » (p. 25) que conduit la réflexion d'É. Benveniste. On voit là immédiatement l'ampleur et la difficulté de la tâche de faire dialoguer dans la recherche *empirie* et *théorie* (p. 26), de formuler et formaliser les distinctions entre *désigner* et *signifier* (p. 30), *sémiotique* et *sémantique* (p. 32). Dans sa célèbre étude « De la subjectivité dans le langage », É. Benveniste repère les instances de langage permettant la constitution du sujet, puis définit les outils descriptifs et analytiques permettant de rendre compte de leur fonction. Au-delà de l'appareil formel de l'énonciation (p. 36), repérable dans les modalités de personne, de temps des verbes et d'indexation adverbiale, c'est toute la configuration de la linguistique qui est remodelée puisque la catégorie grammaticale générale de la « personne » permet de définir désormais un sujet de la langue par la position qu'il occupe dans le processus d'énonciation. La mise en évidence de la relation consubstantielle de l'homme et du langage opère ici une révolution copernicienne qui amène « tentativement » à redéfinir l'univers général des signes dans lesquels – quelque soit son environnement culturel – se meut l'homme vivant. Tandis que F. de Saussure concevait la langue dans la dépendance d'une sémiologie générale achevée, É. Benveniste renverse la perspective et envisage la langue comme « le système de signes qui englobe l'ensemble de tous les autres systèmes de signes » (p. 40). C. S. Peirce (1839-1914), bien que n'ayant accordé aucune attention spécifique à la langue, avait formulé la notion d'*interprétance* ouvrant sur le déploiement illimité de toute sémiase. É. Benveniste requalifie cette notion, qu'il distingue de celle d'*interprétation* (p. 41), en en faisant la relation existant entre un système interprétant et un système interprété. Dans ce cadre conceptuel, il arrive alors à la célèbre formulation : « La langue est l'interprétant de tous les autres systèmes linguistiques et non linguistiques » que cite I. Fenoglio (p. 42). Celle-ci achève sa brillante présentation par l'analyse du dernier chantier ouvert par É. Benveniste : celui de l'écriture, qui – faisant voir la langue – expose de manière cruciale la relation d'« autosémiotisation » que la langue entretient avec elle-même (p. 42), puisqu'« on n'aurait pas pu réfléchir sur l'analyse du langage parlé si l'on n'avait pas disposé de ce “langage visible” qu'est l'écriture » (p. 44). Formulation par laquelle on comprend pourquoi et comment l'élaboration d'une linguistique générale est indissolublement associée à une réévaluation des témoignages apportés par la grammaire historique et comparée. La récusation d'une phylogénèse du langage comme instrument qu'un Dieu aurait confié à l'homme ou que l'homme aurait forgé à son propre usage – sur laquelle I. Fenoglio termine son étude (p. 46) – est alors d'autant plus forte : « Nous n'atteignons jamais l'homme séparé du langage et nous ne le voyons jamais l'inventant. Nous n'atteignons jamais l'homme réduit à lui-même et s'ingéniant à concevoir l'existence de l'autre. C'est un homme parlant que nous trouvons dans le monde, un homme parlant à un autre homme et le langage enseigne la définition même de l'homme » (« De la subjectivité dans le langage », 1958). La pensée ne préexiste pas au langage qui n'en serait que l'instrument d'expression : sa possibilité même « est liée à la faculté de langage, car la langue est une structure informée de signification, et penser, c'est manier les signes de la langue » (« Catégories de pensée et catégories de langues », 1958, cité p. 46). I. Fenoglio peut alors conclure sur l'importance du dialogue qu'É. Benveniste, tout en n'étant pas philosophe, par sa conception anthropologique du langage, a su entretenir avec l'ensemble des sciences humaines (p. 47).

- 6 Avec « Benveniste et le concept d'induction. Les relations d'interprétance et d'intégration » (p. 53-62), J.-C. Coquet, qui fut auditeur assidu d'É. Benveniste au Collège de France de 1965 à 1969, propose une critique de la démarche constructiviste qui promeut le mécanisme déductif – de l'axiome au théorème – tel que l'exposent les travaux de L. Hjelmslev, N. Chomsky, voire A. J. Greimas, dans un parcours de l'amont vers l'aval. À cette démarche J.-C. Coquet oppose – comme cet autre grand linguiste que fut G. Guillaume – « l'élan inductif » (p. 54), qui fait aller de l'aval vers l'amont, et remonter des données de l'expérience vers leur justification et leur explication. Si les données de l'expérience sont restées longtemps suspectes, il n'en reste pas moins qu'elles demeurent essentielles pour É. Benveniste et font rapidement surgir le problème de la relation de l'*interprétance* et de l'*interprétant*, car, en matière de langage et de langue, l'expérience de l'analyste, de l'auditeur ou du lecteur, se fait dans le sens de la partie vers le tout, et, comme l'écrit J.-C. Coquet « de l'interprétant, l'écriture, vers l'interprété, la langue » (p. 59), de sorte que le signe y joue constamment de sa double signifiante : formelle et sémiotique en langue, substantielle et sémantique en discours. Et l'auteur de rappeler fort à propos les notes du Cours d'É. Benveniste, en 1968, au Collège de France : « Le sens est remontant et intégrant. C'est ainsi maintenant que je réinterprète les termes de mon rapport » (p. 60) entre le langage et l'écriture qui est « l'instrument de l'autosémiotisation de la langue » (p. 61). Manière particulièrement forte de mettre en évidence la puissance du raisonnement inductif dans la construction de la linguistique générale au sens d'É. Benveniste, ainsi qu'un des aspects qui confèrent son unité à la pensée du linguiste.
- 7 Lorsque G.-J. Pinault intitule son étude « Benveniste et les études indo-européennes » (p. 63-88) c'est évidemment en tant que spécialiste reconnu de grammaire comparée des langues indo-européennes qu'il reconstruit le double visage d'É. Benveniste, linguiste de cabinet croisant sur des manuscrits anciens les perspectives et les acquis de la linguistique historique et du structuralisme naissant (p. 68), mais également linguiste de terrain éprouvant au cours de ses enquêtes en Afghanistan et en Alaska le fondement anthropologique du fait de langage. G.-J. Pinault rappelle très justement à cet égard qu'il ne faut pas opposer les recherches conduisant aux articles rassemblés dans les deux volumes de *Problèmes de linguistique générale* à celles qui ont donné naissance au *Vocabulaire des institutions indo-européennes*. Histoire et philologie ont essentiellement partie liée avec l'élaboration d'une linguistique générale plaçant l'homme au centre du dispositif langagier. En éclairant avec une grande justesse les qualités spécifiques des travaux sur l'indo-européen d'É. Benveniste et G. Dumézil (p. 76-79), G.-J. Pinault restitue à chacun ce qui lui revient en propre. À G. Dumézil le prolongement des recherches de mythologie comparée dont il a hérité en quelque sorte de M. Bréal. À É. Benveniste le mérite de « sa contribution de linguiste, par la méthode de la reconstruction historique et comparative, à l'anthropologie des peuples de langues indo-européennes » (p. 77). Bien qu'É. Benveniste ait affirmé que « l'œuvre d'un savant ne doit rien à sa biographie » (p. 84), G.-J. Pinault rappelle pour conclure les origines levantines du linguiste, son intérêt pour l'iranien, sa connaissance autant de l'hébreu que de l'araméen, éléments forts et structurants de sa constitution intellectuelle et culturelle, par où s'expliquent aussi bien son éthique scientifique que la diversité des objets dont il a traité dans ce cadre, lesquels ont comme fil conducteur d'envisager toujours l'homme inséparablement lié au langage (p. 86).

- 8 Dans « Penser le nombre comme catégorie linguistique. Une recherche inédite d'Émile Benveniste » (p. 89-122), M. Zinzi édite donc une « sélection de notes préparatoires » (p. 90) en vue du cours au Collège de France de 1939, dans lequel le linguiste devait aborder la question du nombre. Elle dresse tout d'abord un panorama – un « état de l'art » de la question (p. 90-96) à l'aide des travaux linguistiques modernes d'O. Jespersen, précédés de ceux de K. Brugmann, B. Delbrück et W. Wackernagel, issus eux de la grammaire comparée des langues indo-européennes (p. 92), avant de s'intéresser aux ouvrages plus récents de D. A. Cruse (1999) et N. Corbett (2006). Par opposition au dessein de É. Benveniste, M. Zinzi note que « ces ouvrages décrivent mais sans le souci de reconstituer l'origine du nombre. Le nombre y est conçu en référence exclusive à l'action de compter » (p. 94), or il existe, selon É. Benveniste, une différence entre compter et dénombrer, qui tient à ce que le nombre comme catégorie linguistique ne relève pas plus d'un innéisme essentiel que d'une propriété des choses, mais se présente comme le produit de l'activité de la pensée humaine. C'est sur la base de cette réflexion, entièrement congruente à la dimension anthropologique de sa recherche, qu'É. Benveniste élabore un modèle explicatif de la numération. M. Zinzi présente alors les « Sources pour comprendre le cours de Benveniste sur le nombre » (p. 96-98), c'est-à-dire les différents documents préparatoires jalonnant la recherche d'É. Benveniste, y compris lors de son séjour en Suisse pendant la seconde guerre mondiale, après le cours de 1939. Ces documents, négligés et non exploités, attestent de l'importance que le linguiste accordait à la question : « le nombre grammatical est entièrement distinct du nombre lexical et [...] la notion de comput est d'abord étrangère à l'expression morphologique du nombre » (p. 98). À partir de ces documents, l'auteur retrace les grandes lignes de ce cours (p. 99-119) : a) importance de reconnaître et définir ce qu'est une catégorie linguistique comme expression des dimensions cognitives de l'expérience humaine (p. 100) ; b) nécessité de rendre compte de la notion de nombre grammatical au moyen d'une explication qui subsume « tous les emplois de la catégorie » (p. 101) ; c) réfutation d'une opposition du singulier et du pluriel reposant sur l'opposition du couple un/multiple (p. 102) ; d) confirmation de ce que le singulier constitue « par lui-même l'expression morphologique de l'absence de nombre » (p. 104-105 ; et de ce que le « pluriel s'obtient [...] à travers l'amplification de la notion d'un objet, qui devient sans limite, au contraire du singulier où la notion même se concrétise ») ; e) observation de la corrélation existant entre le pluriel et le genre animé (p. 106) ; et f) déclin progressif du duel attestant la « tendance de l'esprit humain à numéraliser » (p. 119). On reconnaît dans ce parcours l'importance qu'É. Benveniste accorde à « l'étude de l'homme et de ses rapports à la réalité » ainsi qu'au rôle de « médiation nécessaire entre l'homme et le monde » qu'assume la langue (p. 120).
- 9 La publication des *Dernières Leçons au Collège de France, 1968 et 1969* (Gallimard/EHESS/Le Seuil, 2012) avait déjà fourni l'occasion d'étudier la manière dont É. Benveniste envisageait l'écriture comme « moyen parallèle à la parole de raconter les choses ou de les dire à distance » (p. 43). G. d'Ottavi revient à cet objet dans sa contribution « Pour une théorie benvenistienne de l'écriture. Petite enquête philologico-historique » (p. 123-140) et montre comment l'écriture « n'est qu'un cas d'application de l'aptitude particulière de la langue envisagée comme système sémiologique tout puissant » (p. 125), autrement dit : pourquoi l'écriture révèle la capacité d'autosémiotisation de la langue. En relevant les traces de l'intérêt d'É. Benveniste pour l'écriture avant 1969, notamment à travers les comptes-rendus qu'il a pu rédiger d'ouvrages tels que ceux de J. G. Février (1948) ou d'A. Schmitt (1952), G. d'Ottavi fait apparaître « les contours d'un

cadre de ce que l'on pourrait dire une théorie de l'écriture » (p. 131) : langue et système d'écriture sont dans une relation de représentation, l'histoire de l'écriture consiste dans l'affinement progressif des termes de cette relation dont le terme ultime est la constitution du système alphabétique grec. Pour mieux apprécier le renouvellement de la pensée de l'écriture que constitue l'approche d'É. Benveniste, l'auteur consacre la dernière partie de son exposé à un « Petit atlas des théories du rapport entre langue et écriture » (p. 132-133), dans lequel W. von Humboldt, F. Bopp et H. Paul, puis F. de Saussure et l'école de Copenhague voient leurs territoires spécifiquement délimités avant l'irruption, à la fin des années 1950, du terme et de la notion de « littératie » qui tente de dialectiser le rapport de l'écriture à l'oralité en soutenant que l'écriture alphabétique serait la seule forme permettant aux sociétés de passer d'un statut archaïque à un statut accompli (p. 134). Mais les dernières décennies du xx^e siècle et les premières du xxi^e siècle ont vu paraître, à la suite des recherches d'A. Leroi-Gourhan, des travaux d'orientation ethno-anthropologique qui ont permis de relativiser les « schématismes évolutifs et glotto-typologiques » (p. 135). Les études de G. R. Cardona (1981), G. Sampson (1985), R. Harris (1986), F. Coulmas (1989), suivies de celles de P. T. Daniels (1990 et 1992), puis de D. R. Olson (1993 ; 1994), permettent actuellement, selon l'auteur, d'envisager le rapport de la langue à l'écriture sous trois angles différents : anthropologique, matériel (système d'écriture et support d'écriture), et communicationnel. Au regard de ces recherches, G. d'Ottavi conclut sur l'originalité fructueuse de la pensée de l'écriture développée par É. Benveniste, dont témoignent par de nombreux aspects les travaux qui l'ont suivi, ainsi « l'idée que l'écriture exerce une pression épistémologique sur le scripteur agissant sur sa propre considération de la langue évoque en effet de très près le mécanisme et les conséquences de l'idée benvenistienne d'"autosémiotisation" de la langue » (p. 140).

- 10 Pour clore cette première section de l'ouvrage, C. Laplantine, riche du croisement des perspectives de la poétique anthropologique (H. Meschonnic, G. Dessons) et de l'histoire des théories linguistiques (S. Auroux, B. Colombat), revient, dans « Questions d'art – *terra incognita* » (p. 141-151), sur la permanence chez É. Benveniste d'un intérêt puissant accordé au langage poétique, et cela depuis même ses années de formation. Ce qui au fond est assez compréhensible si l'on prend ce dernier adjectif en son acception étymologique la plus profonde, celle d'un faire créateur : ποιεῖν, car c'est là ce qui résume peut-être le mieux la thèse constamment défendue par le linguiste de « l'autosémiotisation » de la langue, « la langue poétique et plus précisément la poétique ne consiste pas à dire mais à faire » (p. 148). En rappelant un extrait de l'entretien d'É. Benveniste avec G. Dumur, qui ouvre le second volume des *Problèmes de linguistique générale* (1974, p. 37), l'auteure souligne l'importance de l'enjeu du travail des écrivains, amenés par leurs pratiques à faire bouger les lignes du pouvoir signifiant traditionnel du langage : « Il s'agit de savoir si le langage est voué à toujours décrire un monde identique par des moyens identiques, en variant seulement le choix des épithètes ou des adverbes. Ou bien si on peut envisager d'autres moyens d'expression non descriptifs et s'il y a une autre qualité de signification qui naîtrait de cette rupture. C'est un problème » (p. 143). On ne saurait être plus explicite. É. Benveniste s'est attelé à tenter de le résoudre lorsque, étudiant la langue de Baudelaire pour un article que l'accident vasculaire cérébral de décembre 1969 laissa en suspens, il pose que « la littérature a quelque chose à apprendre à la linguistique » (p. 145). D'où le constat que la langue des poètes, et plus largement des écrivains, n'est jamais appréhendée dans son originalité, et par conséquent comprise, en raison du fait qu'« on la voit avec les

yeux de la théorie du langage que l'on a, et cette théorie du langage est une théorie du "langage ordinaire", non du "langage poétique". On voit avec les yeux du *signe* quand Baudelaire renouvelle "le mode de signification du langage" » (p. 146). A. de Vigny, parmi d'autres, qui admirait Baudelaire, avait déjà eu la préscience de ce nécessaire renversement de perspective lorsqu'il notait en 1838 : « Il ne suffit pas d'entendre l'anglais pour comprendre Shakespeare, il faut entendre le Shakespeare, qui est une langue aussi. Le cœur de Shakespeare est une langue à part. » (*Journal*, Pléiade II, éd. Baldensperger, p. 1098). Même si la recherche d'É. Benveniste n'est aucunement orientée et soutenue par un objectif esthétique, sa considération d'une langue de Baudelaire subjectivante devrait désormais orienter et guider toutes les études de poétique et de style, ce dont, malheureusement, s'écartent la plupart des travaux se réclamant d'un quelconque rapport à la sémiologie même s'ils font avantageux usage dans leurs justifications de ce qui est de venu un banal préfixe *sémio-* : « Le poète recrée donc une sémiologie nouvelle, par des assemblages nouveaux et *libres* de mots. À son tour le lecteur-auditeur se trouve en présence d'un langage qui échappe à la convention essentielle du discours. Il doit s'y ajuster, en recréer pour son compte les normes et le "sens" » (p. 148). C. Laplantine note très justement qu'É. Benveniste retrouve en l'œuvre de Baudelaire ce qui était déjà l'objet de son attention lorsqu'il enquêtait en Alaska au début des années 1950 : « Ma préoccupation est de savoir comment la langue "signifie" et comment elle "symbolise" » (p. 149), autant de manières d'avancer en terres inconnues, et de rappeler *in fine*, comme le fait l'auteure, que « l'inconnu fait partie de la manière de penser de Benveniste. Il avance par problèmes ou questions, c'est-à-dire en ayant conscience de son propre regard, de l'exercice d'un point de vue, n'ayant jamais une approche réaliste de l'humain » (p. 151).

- 11 Au regard de cette très riche et dense première partie de l'ouvrage, qui aborde de manière interne l'œuvre d'É. Benveniste, la seconde, expressément orientée par les problèmes de réception à l'étranger des travaux du linguiste, ou de son rapport aux groupes de linguistes ses contemporains, adopte un point de vue externe, et propose des contributions d'intérêt ou plutôt d'importance plus inégal(e). É. Fromet de Rosnay, dans « Benveniste inconnu ? Petite histoire d'une non-réception américaine » (p. 155-162), étudie, comparativement à M. Foucault ou J. Derrida, les raisons du relatif manque d'impact de la pensée d'É. Benveniste aux États-Unis, autant de de son vivant qu'après sa disparition. L'auteur montre bien que les hérauts de la pensée américaine des trente dernières années du *xx^e* siècle n'ont qu'une connaissance faible, et très souvent bien indirecte, du travail d'É. Benveniste : « On n'aborde pas Benveniste, on le cite en tant qu'élément argumentatif » (p. 157). Il est vrai que ni M. Foucault, ni J. Derrida, ou G. Deleuze n'ont accordé aux travaux de ce dernier toute l'importance qu'ils revêtaient. Au sujet de la notion d'énonciation, on peut même se demander si M. Foucault avait connaissance réelle et assurée de la conceptualisation que lui a donnée É. Benveniste. À quoi s'ajoute le fait que ni la traductrice, M. E. Meek, ni l'éditeur (University of Miami Press) ne bénéficiaient du prestige de Harvard ou Stanford University Press (p. 158), et que l'année de publication (1971) du premier volume correspond, peu ou prou, à l'acte de décès du structuralisme aux États-Unis et à l'entrée dans l'ère d'un post-structuralisme (p. 160) qui – à l'instar d'un P. de Man – fait de manière erronée de la notion de sujet « un impensé métaphysique chez Benveniste » (p. 160). Tout cela explique donc – sans pour autant la justifier ni légitimer – cette rencontre manquée d'É. Benveniste avec les « intellectuels » américains. Dans « Émile Benveniste et le Cercle linguistique de Prague » (p. 163-193) T. Koblížek et E. Krásová

retracent avec beaucoup de précision, sur la base de très nombreux documents inédits, les relations qu'É. Benveniste a entretenues depuis 1929, et de manière plus soutenue à partir de 1936, avec le Cercle Linguistique de Prague, en tant que tel, ainsi que les thèses qui lui restent attachées notamment dans l'ordre de la phonologie. Les auteurs évoquent nommément quelques-uns de ses représentants : R. Jakobson, B. Havránek (p. 166), B. Trnka (p. 171), V. Skalička (p. 174) J. Mukařovský (p. 185). Sur la base de « l'unique visite de Benveniste à Prague et de quelques autres contacts » (p. 192), observant que « les membres de l'École de Prague ne citent pas Benveniste du tout... » mais considérant que les deux parties ont eu à cœur d'envisager les mêmes problèmes – langue, parole, discours, phrase et expression de la subjectivité – les auteurs concluent pertinemment sur l'importance d'envisager « le pouvoir des simples rencontres personnelles sur le développement des idées scientifiques » (p. 193) ; indéniablement un objet à ne pas négliger si l'on veut édifier une saine histoire documentée des théories linguistiques. Valdir do Nascimento Flores traite ensuite « De la réception à l'actualité d'Émile Benveniste au Brésil. Aspects anthropologiques d'une théorie de l'énonciation » (p. 195-217). Il évoque tout d'abord les conditions générales de la diffusion des idées d'É. Benveniste au Brésil entre 1960 et la fin du xx^e siècle, en insistant à juste titre sur les délais de traduction et mise à disposition. Dix années pour la publication de la traduction du premier volume des *Problèmes de linguistique générale* (1976), puis quinze pour celle du second (1989), et vingt-six pour le *Vocabulaire des institutions indo-européennes* (1995). Au cours de cette période on peut comprendre que la pensée d'É. Benveniste ait pu être mal comprise voire détournée. Mais, lorsque l'édition originale en France des *Dernières Leçons au Collège de France, 1968 et 1969* date de 2012, sa traduction et sa diffusion au Brésil sont de 2014. D'où, par l'observation d'une accélération du rythme de traduction, l'auteur déduit aujourd'hui une « deuxième réception de Benveniste au Brésil » (p. 201) grâce à laquelle ce dernier « cesse d'être cité de seconde main et devient le centre de l'intérêt » (p. 202). Selon l'auteur, l'œuvre d'É. Benveniste retient désormais l'attention des chercheurs et étudiants brésiliens soit sous l'angle d'une linguistique de l'énonciation *stricto sensu* (p. 204), soit sous celui d'une théorie générale du langage (p. 205), soit, enfin, sous celui d'une épistémologie de la linguistique reliant en interdépendance « un ensemble de termes, de concepts et de notions » (p. 207). Lorsque l'auteur approfondit pour son propre compte, les aspects anthropologiques d'une théorie du langage (p. 208 sq.), il s'écarte du cadre proprement brésilien et propose un nouveau modèle d'explication de « la portée des notions de *langage* et de *langue* dans la théorie de Benveniste » (p. 210), dont il tire la conclusion que « *l'homme dans la langue* ne concerne pas seulement la cinquième partie des *PLG*, mais toutes les analyses linguistiques de Benveniste, puisque la signifiante opère toujours dans ces analyses » (p. 216)... Les deux dernières contributions opèrent une translation délibérée vers le monde asiatique et deux langues non indo-européennes dotées de systèmes d'écriture non alphabétiques. A. Ono étudie avec grande finesse et précision « La réception japonaise de "De la subjectivité dans le langage" d'Émile Benveniste » (p. 219-236). Pour rendre compte de ce qui peut sembler dans un premier temps un déficit de reconnaissance, elle montre en particulier la « manière tardive et surtout assez lente » (p. 219-220) avec laquelle les œuvres d'É. Benveniste ont été introduites au Japon, ce qui tient en grande partie à la difficulté de « restituer en japonais la clarté [d'un] texte français » porteur du « souci de l'auteur de donner une expression précise à sa propre pensée, souci continu qui se fait sentir sous des lignes apparemment limpides » (*id.*). Puis elle invoque l'arrivée presque concomitante au

Japon du structuralisme et du post-structuralisme (p. 221) ainsi que la prégnance en son pays de « l'américanisme et du scientisme dans les études linguistiques » (p. 221) tout au long de la seconde moitié du ^{xx}e siècle. Enfin elle insiste sur la difficulté d'intelligibilité que représente pour le lecteur japonais « une théorie du fonctionnement des pronoms personnels ne s'accordant pas avec la réalité linguistique japonaise et lui étant même étrangère » (p. 222).

- 12 S'appuyant sur une étude des travaux de N. Ito, qui récuse à la « nature benvenistienne des pronoms » (p. 223) d'être universelle ; de T. Noguchi, qui montre par la littérature d'Edo que la troisième personne et le passé simple ne sont pas les seuls modes d'écriture de l'histoire (p. 224) ; puis de T. Araki, qui cherche un modèle narratologique général « dans la stratification des instances de discours » (p. 225) ; A. Ono revient sur sa propre découverte de la pensée de Benveniste et notamment sur sa difficulté à comprendre la notion de *sujet*. En effet, en japonais « le mot “sujet” est toujours traduit différemment en fonction du contexte, signifiant alors, sans ambiguïté possible : “sujet ontologique”, “sujet grammatical”, “sujet logique”, “sujet psychologique” ou encore “sujet clinique” » (p. 227). Prenant acte de la résistance que lui opposait la compréhension de cette notion de sujet, A. Ono s'est penchée sur les manuscrits d'É. Benveniste déposés à la BnF – dont elle donne ici une présentation rapide –, et a été plus particulièrement intéressée par des notes éparses concernant les verbes *Être* et *Avoir*, dont elle a subtilement perçu qu'ils constituaient petit à petit les pôles d'une « une première constellation de notions autour de la question de la subjectivité. Les pronoms personnels, les verbes “être” et “avoir”, le parfait, les noms d'agent et d'action, la négation, ou encore l'auteur... » (p. 228). La conclusion pleine de sagesse à laquelle la conduit sa réflexion sur « la question de l'“universalité” de cette linguistique dite “générale”, amène A. Ono à poser en conclusion que la meilleure part de la contribution d'É. Benveniste à l'élaboration d'une linguistique générale réside dans sa « conscience aiguë de la singularité des phénomènes linguistiques » (p. 232). De cette conscience, l'auteure note qu'elle est constamment conduite par le dessein fondamental de préciser toujours mieux et plus la place de l'homme dans le langage et dans la langue. Z. Gong étudie pour terminer « La réception d'Émile Benveniste en Chine » (p. 237-250) et rappelle que le nom d'É. Benveniste fut introduit et connu en Chine, dès les années 1950, pour ses travaux de linguistique historique. La Révolution culturelle décrétée en 1966 par Mao Zedong, et qui s'étendit, au-delà de la mort de ce dernier (1976), pendant presque deux années encore, suspendit de manière générale les recherches scientifiques et conséquemment la diffusion de la pensée et des ouvrages du linguiste. Ce n'est donc guère qu'à partir de 1978-1980 que le lectorat chinois fut informé de l'existence des travaux d'É. Benveniste, mais il fallut néanmoins attendre encore trente années avant que ne soit disponible une traduction des deux volumes de *Problèmes de linguistique générale* (p. 237). Ce panorama dressé, Z. Gong propose d'évaluer, d'une part, les articles écrits ou traduits en chinois qui citent le nom d'É. Benveniste, et d'autre part, les ouvrages ou thèses de doctorat relatifs aux travaux de ce dernier. Dans le premier cas, il est intéressant de noter que le nom d'É. Benveniste peut apparaître sous forme de « mentions », « citations », « présentations », ou d'« études spéciales » (p. 238), avec une importance plus grande pour la linguistique générale (397 occurrences) que pour la linguistique historique (49 occurrences). Dans le cas des thèses, recueils d'articles ou monographies, l'auteur ne recense que cinq travaux de ce type (p. 241). Les raisons de ce constat sont multiples, parmi elles figure le fait que jusqu'en 1990 le « nombre très réduit de chercheurs capables de lire en

français : on connaissait le linguiste plutôt à travers les versions anglaise ou russe de ses *PLG*, ou par le biais d'un Paul Ricoeur ou d'un Jonathan Culler qui avaient eux-mêmes cité certaines paroles de ce grand savant dans leurs ouvrages. Il est donc presque naturel que la pensée benvenistienne ait pu être souvent mal interprétée voire dénaturée » (p. 243). Le retour en Chine, dans la seconde moitié des années 1990, de chercheurs ayant terminé leurs études en Occident, principalement en France, a progressivement changé la donne même si la situation de la pensée d'É. Benveniste en Chine demeure encore incertaine ou problématique. À quoi Z. Gong attribue avec raison trois causes : a) une nouvelle fois, comme dans le cas du Japon, l'impérialisme de la pensée linguistique développée aux États-Unis (Harris, Montague, Chomsky, etc.) ; b) la modestie personnelle d'un « penseur inclassable n'appartenant vraiment à aucun courant de pensée de son époque » (p. 246) ; et enfin c) le caractère diversifié de ses travaux, entre linguistique historique, linguistique générale et sémiologie, et, par suite de son accident vasculaire cérébral, leur inachèvement. Pour remédier à cette situation l'auteur annonce qu'il envisage de présenter un « panorama de la pensée benvenistienne aussi bien linguistique que culturelle » et de traduire les textes français récents, d'exégèse et d'interprétation, consacrés au linguiste, ainsi que ceux des notes manuscrites rendues désormais accessibles...

- 13 Au terme de ces diverses et souvent fort riches contributions, l'ouvrage s'achève sur une Postface de P. Nora (p. 251-252), qui n'a que peu connu É. Benveniste, mais qui a su discerner en lui « une conscience personnelle de supériorité intellectuelle, une précision de langage et une fermeté d'expression alliée à une modestie extrême, qui confinait au renfermement sur lui-même » (p. 252). Les annexes, qui ajoutent incontestablement à l'intérêt du volume proposent une « Liste des enregistrements d'Émile Benveniste à l'Institut National de l'Audiovisuel » (p. 255). Il en est seulement six qui permettent de retrouver le débit mesuré et les intonations caractéristiques du linguiste. À la suite, la « transcription d'un échange entre Émile Benveniste et Pierre Nora » (p. 257-263), extrait de l'émission radiodiffusée de P. Sipriot « Les Idées et l'histoire » (13 mai 1967), permet de mieux comprendre le climat intellectuel général dans lequel Gallimard publia le premier volume des *Problèmes de linguistique général*. Enfin, comme il convient pour tout ouvrage scientifique de bonne facture, une abondante et précise bibliographie (p. 265-286) parachève le volume.
- 14 Qu'il me soit permis pour terminer de formuler quelques remarques. Indéniablement, ce volume propose un prolongement utile de la publication des *Dernières Leçons au Collège de France, 1968 et 1969*, qui avaient elles-mêmes jeté un jour nouveau sur certains aspects de la pensée d'É. Benveniste, en particulier sur sa conception de l'écriture. Et c'est donc une très bonne idée, comme l'a fait I. Fenoglio, que de proposer une brillante synthèse des idées du linguiste qui tient compte des dernières avancées de la science à la date de 2019 : analyse des notes inédites du linguiste, recherches et travaux en cours.
- 15 Les mises au point sur des questions plus particulières – Coquet, Pinault, Zinzi, d'Ottavi, Laplantine – présentent elles aussi un intérêt certain dans la perspective d'une meilleure compréhension de la pensée pluri-dimensionnelle d'É. Benveniste, notamment sous l'aspect bien trop négligé du rapport – par le discours – du linguistique au poétique. N'est-ce pas É. Benveniste, comme le rappelle C. Laplantine, qui répond : « Immensément ! » à la question : « Est-ce que le langage poétique est intéressant pour la linguistique ? ». Et qui ajoute : « Mais ce travail est à peine commencé. On ne peut dire que l'objet de l'étude, la méthode à employer sont encore

clairement définis. Il y a des tentatives intéressantes mais qui montrent la difficulté de sortir des catégories utilisées pour l'analyse du langage ordinaire » (p. 142). De ces quelques lignes, on peut supposer qu'É. Benveniste pensait ici à l'ouvrage de J. Cohen, *Structure du langage poétique*, publié chez Flammarion en 1966, qui, exposant des faits de violation systématique des règles linguistiques, mettait en lumière des faits d'impertinence sémantique, et recourait à l'arsenal rhétorique des figures, sans s'interroger une seule fois – d'un point de vue sémiologique – sur les raisons et les principes mêmes de cette mise en échec de la signification prosaïque.

- 16 Sous l'intitulé générique « Benveniste aujourd'hui dans le monde », les contributions proposées dans la seconde partie apportent elles aussi leurs éclairages bienvenus. Il est intéressant de mieux connaître, et par conséquent de comprendre, les conditions de réception d'É. Benveniste et de son œuvre à l'étranger – J. Fromet de Rosnay, V. do Nascimento Flores, A. Ono, Z. Gong – d'apprécier les relations scientifiques et personnelles que le linguiste a sporadiquement entretenues avec le Cercle linguistique de Prague – T. Koblížek & E. Krásová – et ses plus illustres représentants – y compris R. Jakobson –, ce qu'il en a retenu, et ce dont il s'est éloigné ou écarté, à l'heure même où un G. Gougenheim, initié par L. Tesnière au structuralisme pragois, publiait en 1938 son *Système grammatical de la langue française...* Ce n'est d'ailleurs probablement pas par hasard que G. Gougenheim, ayant été nommé responsable en 1950 de l'élaboration du français élémentaire, standard, puis fondamental, sollicite É. Benveniste pour faire partie de la commission nationale. Rencontres ou non-rencontres qui méritent amplement d'être précisées, commentées, expliquées. Ces divers aspects, qui pourraient sembler anecdotiques de prime abord valent d'être connus, de même que les raisons exposées pour rendre compte des difficultés de pénétration en Asie de la pensée du langage d'É. Benveniste, en dépit de sa dimension anthropologique.
- 17 Le lecteur se trouve donc là en face d'un ouvrage majeur, globalement édité avec grand soin, auquel je ne ferai que deux minimes reproches. Compte tenu de la nécessaire répétition d'un certain nombre de notions et de termes de la pensée d'É. Benveniste telle que l'exposent les auteurs de contributions, un index de ces notions et de ces termes aurait été très utile, ne serait-ce que pour vérifier leur stabilité définitionnelle au travers des exégèses et interprétations auxquelles ils ont donné lieu dans ces pages. On peut déplorer son absence. Enfin, il est certes commode en français de tirer un adjectif relationnel du nom propre d'un individu, *Balzacien*, *Lisztien*, *Mallarméen*, *Benvenistien*. Etc. Mais si l'on se rappelle que ces adjectifs relationnels sont une manière de résumer des idées en les identifiant à un sujet, afin de les rendre en quelque sorte portatives, dérivables, adaptables, transposables, on pourrait, en prenant au mot la conception anthropologique du sujet de la langue que définit Benveniste, être fondé à se demander si l'utilisation de « benvenistien(ne) » est, d'une part, totalement adaptée aux emplois qui en sont faits ici et là, et d'autre part, si elle est absolument conforme au souci minutieux de précision et de rigueur caractéristique de la pensée et de l'expression du linguiste ?... Peut-on réduire les conceptions de Benveniste à quelques éléments de nomenclature facilement mémorisables mais déconnectés des problématiques et de l'épistémologie qui assurent leur validité dans la pensée du linguiste ? Y aurait-il une *vulgate* à tirer des écrits d'É. Benveniste, que l'on pourrait commodément partout transporter avec soi, comme on a pu être tenté de le faire pour F. de Saussure ? Un Dictionnaire ou un Glossaire – le terme dit tout – Benveniste comme il y eut un *Dictionnaire des idées reçues*, un *Catalogue des idées chic* ?... L'idée même, qui mettrait à disposition de tous un compendium hasardeux dont la constitution serait

laissée à l'appréciation d'exégètes ou d'herméneutes imprimant leur ego sur les écrits et les pensées d'É. Benveniste ; cette idée contrevient immédiatement à l'injonction qu'É. Benveniste a constamment mise en avant et qu'il s'est appliqué à lui-même : « Vivre le langage » (p. 145). Vétilles alors que l'emploi de « benvenistien(ne) », sans doute, et chacun apportera à cette question la réponse qui lui convient le mieux. Mais vétilles qui, en l'occurrence, renvoient non sans quelque vertige, à ce principe auquel É. Benveniste a toujours accordé un statut fondateur : « La langue, peut, en principe, tout catégoriser et interpréter, y compris elle-même »... Un principe qui impose donc au linguiste le devoir de définir avec rigueur l'énonciation qui sera la plus adéquate à l'expression de sa pensée de la langue.

- ¹⁸ Au-delà de ces vétilles – et on s'en félicitera –, reste toutefois que dans sa forme cet ouvrage, qui présente une riche synthèse des recherches actuelles sur l'œuvre d'É. Benveniste et ses diverses formes de réception, mérite de figurer promptement sur les rayonnages des meilleures bibliothèques et d'être largement consulté.

AUTEUR

JACQUES-PHILIPPE SAINT-GERAND

F-63380 Miremont, France